

Gaston MARTIN. — *Carrier et sa mission à Nantes*. Thèse de doctorat, 1924. In-8° de 394 pages. Paris, Presses Universitaires de France.

C'est un Carrier différent du portrait-caricature tracé par Taine que nous présente la thèse si consciencieusement documentée et pensée de M. G. Martin. Il ne s'agit pas de « réhabilitation » comme on pourrait d'abord le croire, mais d'un essai d'étude objective d'un personnage qui figure depuis 132 ans au premier rang du jeu de massacre de l'histoire-représailles. A mesure que le temps nous offrira un meilleur recul pour juger sans parti pris la Révolution, nous y découvrirons sans doute moins de « grands hommes » et aussi moins de « monstres » ; la « grandeur » ou le « satanisme » de cette époque nous apparaîtra plutôt dans sa psychologie collective.

C'est bien le cas pour le représentant Carrier : « Comme tout le monde, dit M. G. Martin dans ses positions de thèse, j'étais persuadé, en commençant cette étude, que j'allais voir s'agiter un monstre ; je n'ai pas été le moins surpris de rencontrer, au contraire, un pauvre homme, très probe, d'envergure intellectuelle moyenne, passionné par la tâche immense que lui imposaient les circonstances, « mal entouré » pour me servir de l'expression du Comité de Salut public, et, par moments, surmené, accablé de la lourdeur de sa tâche, en proie à de véhémentes crises de fureur, où se dépensait en gestes violents et sans portée, l'énerverment provoqué par des complications — surtout économiques — sans cesse renaissantes ».

Ce « pauvre homme » a su cependant remplir sa mission. Sa clairvoyance, son énergie dans la répression de l'insurrection vendéenne ne sont pas douteuses et s'accordent assez mal avec les tares morales dont on l'a trop généreusement chargé <sup>(1)</sup>. Il a, dans les circonstances les plus critiques, réorganisé l'armée, assuré son ravitaillement en vivres, en vêtements et en munitions, discerné et défendu le mérite des Marceau et des Kléber — qui lui ont d'ailleurs hautement témoigné leur estime et leur reconnaissance —, créé l'indispensable service

(1) Ivrogne, fou furieux, débauché sadique, paresseux, lâche, mauvais stratège, monstre de cruauté, voleur, hypocrite, etc. M. G. Martin discute pied à pied ces accusations. On ne peut pas dire que son argumentation apporte toujours autant de certitude que dans le cas typique de la légende des mariages républicains. Mais cet examen minutieux donne à réfléchir et rapproche d'une plus saine notion du caractère de Carrier.

de contre-espionnage dont l'absence avait jusque-là paralysé les républicains, et enfin inspiré le plan de campagne qui aboutit à la déroute des Vendéens à Savenay.

Mais ces faits étaient en grande partie connus du petit nombre des historiens bien renseignés. Pour enchaîner Carrier à tout jamais au fond du pandémonium révolutionnaire, il y a l'effroyable histoire des noyades de Nantes qu'en ces dernières années notamment l'agréable écrivain G. Lenôtre a dramatisée à plaisir. Quelle que soit l'horreur que nous inspirent ces massacres fraticides, il y aura intérêt à tenir compte des considérations suivantes que M. G. Martin a étayées de son mieux sur des textes :

1° Le chiffre des victimes a été très exagéré (1).

2° Les noyades furent adoptées comme un moyen plus pratique d'exécution que les fusillades ; celles-ci, qui ont d'ailleurs détruit beaucoup plus de monde, durent être suspendues parce que les cadavres mal enterrés répandaient le choléra.

3° La ville de Nantes, menacée par le choléra et la famine, poussa elle-même à ces mesures et n'en réalisa toute l'horreur que le danger une fois passé.

4° Les noyades s'exercèrent presque exclusivement sur les prisonniers vendéens.

5° Carrier agissait par ordre de la Convention qui avait prescrit « l'extermination des brigands avant le 20 octobre » (Décret et proclamation de la Convention en date du 1<sup>er</sup> octobre).

6° Enfin, on n'a pu établir la responsabilité du représentant dans le détail de ces exécutions. Il paraît avoir été tenu dans l'ignorance par sa police secrète, ici de connivence avec la police des jacobins nantais. Par contre, il est avéré que dans le Comité révolutionnaire et la Société populaire Vincent la Montagne existèrent de véritables bandes de naufrageurs qui firent des noyades une épouvantable industrie.

Carrier doit à ses défauts de caractère plus qu'à sa situation le rôle de bouc émissaire dont le chargea la réaction thermidorienne, suivie en cela par la postérité. Type de jacobin fanatique issu du séminaire, enivré d'un pouvoir absolu que les circonstances nécessitaient d'ailleurs, il n'a pas su ménager les petits côtés des hommes. « Sa grossièreté de langage, son manque d'aménité dans les rapports administratifs, sa résis-

(1) 1.800 à 2.000 en réalité. Certains manuels accusent encore 12.000 !

tance aux tyranneaux de Vincent la Montagne, son intimité avec les généraux, son goût — excessif peut-être — pour l'isolement, l'espionnage et le gouvernement en petit comité, tels sont les griefs que Jullien recueille de Vincent la Montagne. Il les transmet à Paris, aggravés des siens propres : il a été houspillé lui, le représentant du Comité de Salut public ! »<sup>(1)</sup>. Ajoutez encore que Carrier n'était pas Nantais. Bien qu'il ait sauvé Nantes de la famine, il a toujours fait passer le ravitaillement de l'armée avant celui de la ville ; enfin il ne faut pas oublier qu'il avait engagé une lutte à mort contre la spéculation et l'agiotage.

Tels sont les motifs des rancunes qui s'acharneront après lui dans un procès où la défense fut jugulée et où on ne trouva cependant moyen de le condamner que sous le prétexte inattendu de crime de « contre-révolution ».

Mais les plus intéressés à sa perte sont naturellement les « naufrageurs » de ces associations populaires « égalitaires et simplistes » dirigées par quelques vaniteux médiocres et qui « contiennent plus de gens tarés que de patriotes ». Si l'on parle des crimes de la Révolution, ce sont ces gens qu'il faudrait tirer de l'ombre, mais en valent-ils la peine ?<sup>(2)</sup>.

M. G. Martin a vraiment renouvelé un sujet qui suscita avant lui d'innombrables écrits. Sa tâche était particulièrement difficile : il s'agissait de retrouver une personnalité disparue dans une sorte de cataclysme social. L'insuffisance et la contradiction des témoignages ont parfois obligé l'auteur à prendre parti. Mais à défaut de résultats objectifs, cette attitude, franchement avouée, est encore un effort de la critique. Un médiocre souci du style et des redites renforcent encore cette impression de recherche sincère et pas à pas de

(1) Jullien, type de l'embusqué révolutionnaire (sa mission lui permettait d'échapper à la réquisition) avait 20 ans. Personne ne trouvait grâce devant l'intransigeance de ses principes et ce gamin ne se gênait pas pour traiter d'eunuques des hommes comme Kléber et Marceau.

(2) « Ceux qui arment Jullien, le documentent, le lancent à l'attaque du représentant, ce sont précisément les signataires des ordres de noyer sans jugement, les bourreaux d'enfants et de femmes, les purs entre les purs, qui l'accusent de malmenier les patriotes et de faire à Nantes le jeu de la contre-révolution » (p. 175 de l'ouvrage).

Cf. aussi J. Claretie (*Les derniers Montagnards*) cité par l'auteur : « Ce misérable Carrier, ivre de fanatisme, se défendait comme il pouvait, protestant de son innocence, se débattant contre l'accusation, avec la conscience farouche d'un être barbare qui croit avoir fait son devoir..., répétant dans son zèle sauvage qu'il avait fait son devoir ».

la vérité. Sans doute, cette vérité, ne la saurons-nous jamais que d'une manière très approximative, même lorsqu'on aura écrit la contre-partie de l'œuvre de M. G. Martin, je veux dire l'histoire du procès et devons-nous nous féliciter surtout de la destruction d'un grand nombre d'erreurs.

M. COURTECUISSÉ.

---

H. HOVELAQUE. — *Anthologie de la littérature irlandaise des origines au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Ch. Delagrave, 1924, in-12 de 400 p. (Collection Pallas). — Prix : 7 francs.

Ce petit volume de vulgarisation rendra des services en répandant dans le grand public français, fort ignorant en général des choses de l'Irlande<sup>(1)</sup>, quelques notions sur le développement intellectuel et artistique de cet important rameau des peuples celtiques. Grâce à lui, il nous est permis de faire connaissance avec quelques passages typiques de l'épopée gaélique<sup>(2)</sup> primitive. Puis c'est le christianisme irlandais, si peu romain, si original, qui défile sous nos yeux, du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, avec les grands noms de Patrick, de Brandan, de Brigitte, de Columba, de Columban et de saint Gall, tous écrivains latins<sup>(3)</sup>. Le Moyen Age proprement dit

(1) Il n'y a pas en français, et c'est bien dommage, de bonne histoire de l'Irlande. Faut de mieux on utilisera les plus récents et les meilleurs exposés d'ensemble de l'histoire d'Angleterre qui contiennent plusieurs chapitres relatifs à l'Irlande, spécialement Henri PRENTOUT, *Histoire d'Angleterre depuis les origines jusqu'en 1919*, Paris, Hachette, 1920, in-16 de 1188 p. (avec bibliographie) et Augustin FILON, *Histoire d'Angleterre depuis les origines jusqu'à la paix de 1919*, Paris, Hachette, 1923, in-16 de 379 p. (illustré, avec bibliographie). On consultera également avec profit l'article *Irlande* de la *Grande Encyclopédie*, signé F. LOT, article dense et riche en aperçus féconds avec bibliographie, et, pour le Moyen Age, l'article *Irlande* d'U. CHEVALIER (*Répertoire des sources historiques du Moyen Age, Topo-Bibliographie*).

(2) Sur cette épopée, voir G. DOTTIN, *Les Littératures celtiques*, Paris, Payot, 1924, in-12 de 173 p., spécialement p. 52-126.

(3) Sur l'Irlande religieuse en général, voir dans l'*Encyclopédie des Sciences religieuses*, publiée sous la direction de F. LICHTENBERGER, l'article *Irlande* (t. VII), fait du point de vue protestant (avec bibliographie), en attendant que le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* de BAUDRILLART, en cours de publication, nous donne le point de vue catholique. — Cf. Dom Louis GOUGAUD, *Les chrétiens celtiques* (Paris, Gabalda, 1911, in-18), qui indique tous les travaux essentiels. A y ajouter S. CZARNOWSKI, *Le culte des héros et ses conditions sociales. S. Patrick, héros national de l'Irlande*, Paris, Alcan, 1919, in-8°; et le *Saint Columban (540-615)*, de l'abbé Eugène MARTIN (Paris, Gabalda, 1921, in-12, collection « Les Saints »).